

Les scientifiques de la mer belges durant la 1^{ère} GM

Ruth Pirlet

Les troupes allemandes ne firent pas les choses à moitié lorsque, en octobre 1914, le littoral flamand devint un territoire occupé. Vu l'importance stratégique exceptionnelle de ces contrées qui pouvaient servir de base pour les combats en Mer du Nord et au-delà, les Allemands installèrent un vaste réseau de ports de guerre, de batteries d'artillerie, de bunkers et de champs d'aviation entre le front de l'Yser et la frontière néerlandaise. Pendant quatre ans, la région entre l'Yser et la frontière avec la France fut le théâtre des opérations de la Grande guerre. En plus de perturber profondément la vie de la population locale, cette situation eut pour effet de mettre les scientifiques de la mer et des côtes belges au chômage technique. En effet, avant la guerre, ces chercheurs établissaient régulièrement leur campement sur la côte belge, afin d'y étudier par exemple la faune et la flore marines. L'arrivée de l'occupant allemand mit provisoirement un terme à cette activité et les obligea à partir à la recherche de nouveaux horizons, au sens propre comme au sens figuré. Cet exil forcé n'entraîna toutefois pas un arrêt total de la recherche océanographique belge. En dépit des circonstances difficiles, différents chercheurs tentèrent de poursuivre leurs recherches d'une manière ou d'une autre. Dans ce qui suit, nous ne relaterons pas tant une histoire de la recherche marine en temps de guerre qu'un récit de la vie et du travail en territoire occupé. Plus que des scientifiques, tous ces gens étaient en effet des citoyens dans une patrie prise au dépourvu, qui ne fermaient pas les yeux sur les événements qui se déroulaient autour d'eux.

La recherche marine belge à l'aube de la guerre

Jusqu'à la moitié du 19^e siècle, les sciences marines sont restées en grande partie un terrain inexploré en Belgique. Sans vouloir manquer de respect au travail de quelques précurseurs importants, nous pouvons affirmer que c'est avec Pierre-Joseph Van Beneden (1809-1894) que ce type de recherche a véritablement démarré. Van Beneden était professeur en zoologie à l'Université Catholique de Louvain et a fait



■ Le « Laboratoire des Dunes » de Pierre-Joseph Van Beneden trouva refuge dans les bâtiments de l'exploitation ostréicole « Valcke – De Knuyt », l'entreprise de ses beaux-parents, située à l'est du chenal portuaire d'Ostende. La proximité de la mer et l'arrivée constante d'objets d'étude vivants faisaient de l'huîtrerie un lieu rêvé pour l'étude biologique marine (Bibliothèque Nationale de France)

preuve d'un intérêt pour la mer et ses habitants tôt dans sa carrière. Il fut par exemple le premier à étudier de manière systématique la faune marine de la Mer du Nord. À cette fin, il fonda même, en 1843, son propre (bien que modeste) laboratoire de recherche à Ostende: le « Laboratoire des Dunes ». Cette première station de recherche marine au monde (!) constitua une base idéale pour les expéditions de recherche en mer de Van Beneden. Édouard Van Beneden (1846-1910), fils de Pierre-Joseph et professeur de zoologie à l'Université de Liège, passa lui aussi beaucoup de temps dans la station privée de son père. Il initia ainsi bon nombre d'étudiants à l'étude de la vie sous-marine.

À partir des années 1870, le développement de la recherche marine s'accéléra. Des stations de recherche marine apparaissent en de nombreux endroits le long du littoral européen, tandis que des expéditions océanographiques pionnières permirent de découvrir une profusion de nouvelles données. L'ère de la recherche marine moderne avait enfin débuté. Les

autorités belges n'étaient toutefois pas prêtes à investir dans cette nouvelle discipline. La création d'un laboratoire marin financé par l'État restait une importante pierre d'achoppement. Il fallut attendre quelques années après la Première Guerre mondiale pour voir Bruxelles donner naissance à un tel institut public (l'*Institut d'Études Maritimes* ou *Zeewetenschappelijk Instituut – ZWI*). La mauvaise volonté de Bruxelles quant à la mise en place d'une infrastructure publique suffisante et à l'octroi du budget nécessaire contrastait fortement avec l'enthousiasme du milieu scientifique belge pour ces études marines. Les chercheurs ne tardèrent pas à se rendre dans des laboratoires marins étrangers afin d'y acquérir de l'expérience et apportèrent leur collaboration à diverses expéditions océanographiques internationales. De même, lorsqu'en 1902 l'*« International Council for the Exploration of the Sea »* – un partenariat transfrontalier par lequel un grand nombre de nations contribuèrent à une meilleure compréhension du milieu marin et de la diminution des populations de poissons – fut



■ La famille Van Beneden au grand complet vers 1868. Pierre-Joseph est assis à l'extrême gauche, Édouard se trouve à droite. Tous deux ont joué un rôle essentiel pour que les études marines deviennent une discipline de recherche à part entière en Belgique. (De Bont, Evolutionary morphology in Belgium: The fortunes of the "Van Beneden School", 2008)

porté sur les fonts baptismaux, les scientifiques belges étaient en première ligne pour participer.

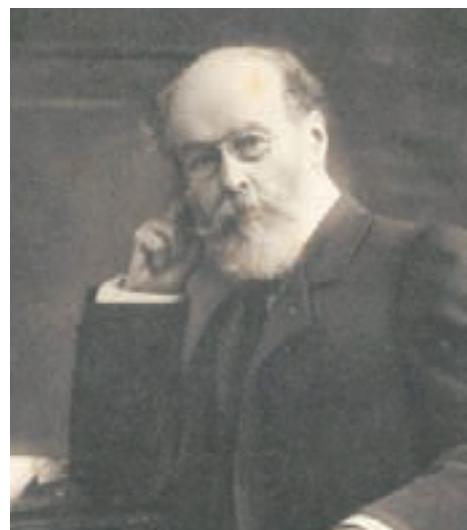
Au tournant du siècle, la Belgique pouvait donc se targuer d'avoir un corps méritoire et respecté de chercheurs de la mer et des côtes, qui exploraient aussi bien les eaux nationales que les mers et océans plus lointains. Une grande partie d'entre eux étaient d'ailleurs tributaires des Van Beneden, père et fils, qui étaient parvenus à faire des études marines un élément essentiel de la vie scientifique en Belgique. Les zoologues Paul Pelseneer (1863-1945), Auguste Lameere (1864-1942) et Gustave Gilson (1859-1944), les biologistes Julius Mac Leod (1857-1919) et Alphonse Meunier (1857-1918), l'océanographe Désiré Damas (1877-1959), le géologue Alphonse Renard (1842-1903), les médecins Charles Van Bambeke (1829-1918) et Louis Stappers (1883-1916) et le botaniste Jean Massart (1865-1925) poursuivirent cette tradition de recherche. À la veille de la Première Guerre mondiale, on trouvait donc une activité scientifique importante et diverse dans et à proximité de la partie belge de la Mer du Nord. Elle allait toutefois être anéantie d'un coup par l'arrivée des Allemands.

Océanographes belges durant la 1^{ère} GM

Les malchanceux

À partir de 1914, les possibilités de recherche furent fortement limitées pour l'ensemble des scientifiques belges. Les universités fermèrent leurs portes et bon nombre de salles de recherche, bibliothèques

et laboratoires furent occupés, détruits ou pillés. Pour les biologistes marins, à cela s'ajoutait le fait qu'ils étaient complètement coupés de leur principal milieu d'étude. En effet, travailler en mer était devenu trop dangereux. Pour certains scientifiques, l'occupation signifia même un adieu définitif à la côte belge: tant Charles Van Bambeke qu'Alphonse Meunier, tous deux océanographes passionnés, moururent avant de pouvoir assister à la libération de leur patrie. La guerre eut également une issue fatale pour Louis Stappers, un scientifique de la mer travaillant pour le Musée royal d'Histoire naturelle de Bruxelles. Ce



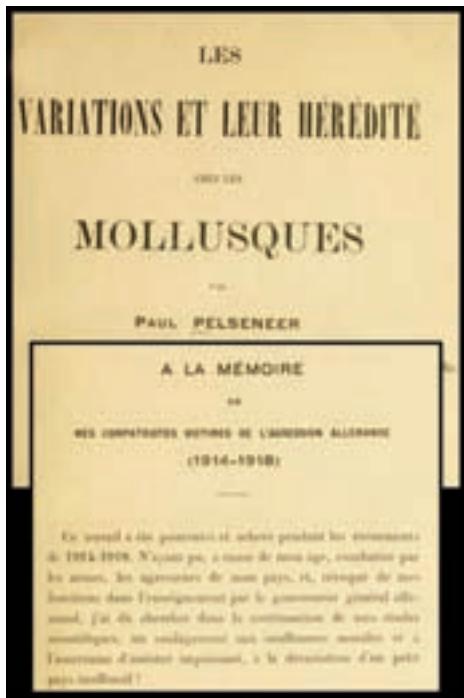
■ À gauche: Charles Van Bambeke (1829-1918), en haut: Alphonse Meunier (1857-1918) et à droite: Louis Stappers (1883-1916) faisaient partie du groupe de malchanceux qui n'étaient plus là pour assister à la fin des hostilités. D'après Gustave Gilson, le décès prématuré de Stappers, qui venait d'avoir 33 ans, fut un coup dur pour la recherche marine belge. (à gauche: Urgent Memorie, en haut: Heigh, E. (1920). Nécrologie: M. l'abbé Alphonse Meunier Revue Générale Agronomique, à droite: Archives communales de Hasselt)

zoologue avait également un diplôme de médecine en poche et avait décidé d'utiliser ses connaissances médicales sur le front. Les mauvaises conditions sanitaires derrière les tranchées eurent toutefois rapidement raison de sa santé. Stappers décéda le 30 décembre 1916 à l'hôpital militaire de Calais.

Refuge dans le travail

D'autres océanographes eurent plus de chance à cet égard: ils survécurent aux années de guerre et, dans certains cas, purent même poursuivre leurs recherches marines. Malgré les nombreuses restrictions, la recherche marine belge ne s'arrêta pas complètement. En effet, pendant les années de guerre, certains scientifiques n'avaient plus que leurs études auxquelles se raccrocher. Par exemple, Paul Pelseneer, qui se consacrait à l'étude des mollusques, perdit beaucoup de repères dans sa vie au début du conflit: il fut licencié en tant que professeur de botanique et de chimie à l'école normale de Gand et éprouvait des difficultés à s'habituer à l'occupation, ne serait-ce que parce qu'il ne pouvait pas





Pelseneer dédia son ouvrage « Les variations et leur hérédité chez les Mollusques » à tous les compatriotes qui n'ont pas survécu à la lutte contre l'agresseur allemand. (Pelseneer, P. (1920). *Les variations et leur hérédité chez les mollusques* Mém. De l'Acad. Roy. De Belg.)

poursuivre ses excursions habituelles en direction de la Mer du Nord. Il chercha donc une consolation dans son travail scientifique qui, selon les propres termes de Pelseneer, agissait comme « *un soulagement aux souffrances morales et à l'amertume d'assister impuissant, à la dévastation d'un petit pays inoffensif* », suscitées par la guerre. À l'aide d'un tas de notes et d'ébauches réalisées antérieurement et de matériaux appartenant à ses propres collections, Pelseneer poursuivit depuis son domicile gantois ses études relatives à l'anatomie et à l'habitat des mollusques. Il en griffonna les résultats dans « *Les variations et leur hérédité chez les Mollusques* » (1920), un ouvrage de 826 pages étudiant en détails plus de 400 espèces de mollusques. La guerre laissa certes des traces dans la publication, car Pelseneer la dédia à tous ses « *compatriotes victimes de l'agression allemande [...] et à ceux qui sont tombés pour défendre contre mes ennemis, tout ce que j'ai de plus cher: mon pays, mes idées et mes espérances.* »

Gilson et sa résistance silencieuse

Le fait que des personnes comme Pelseneer aient trouvé refuge dans leurs recherches ne suscitera peut-être pas beaucoup d'étonnement. Les scientifiques avaient déjà la réputation d'être quelque peu étrangers au monde, et de vivre dans une tour d'ivoire. Cela n'est néanmoins pas entièrement vrai dans le cas des chercheurs de la mer belges. Plusieurs d'entre eux tentèrent certes de continuer leurs travaux d'étude, mais n'en restèrent pas pour autant étrangers au monde et aux épreuves



[En haut: Gustave Gilson (deuxième en partant de la gauche) à l'ouvrage en mer. En bas: Dans un bâtiment de l'exploitation ostréicole « Stichert-Stracké & Cie », peu avant que n'éclate la 1ère GM, Gilson fonda un laboratoire où il put continuer à étudier les échantillons de ses expéditions maritimes. (Gilson, G. (1914). Le Musée Royal d'Histoire Naturelle, sa mission, son organisation, ses droits

traversées par le pays. Gustave Gilson en est peut-être le meilleur exemple. Avant le début de la guerre, il était l'un des chercheurs les plus actifs de l'espace marin belge. Depuis 1894, Gilson était titulaire de la chaire de zoologie à l'Université catholique de Louvain, et quatre ans plus tard, il commença à travailler également comme chercheur au Musée royal d'Histoire naturelle. Durant cette période, il entama des études approfondies sur la relation entre faune et flore marines et l'environnement de la « Mer Flamande » (la baie sud de la Mer du Nord). Lorsqu'en 1909, Gilson fut nommé à la tête du Musée d'Histoire naturelle, il fit passer

ces recherches à la vitesse supérieure. Il acheta un petit bateau pour la recherche en mer et fonda à Ostende un petit laboratoire marin, sans aucune aide des autorités. Lorsque tout cela fut anéanti par la guerre, il fut toutefois contraint, à partir de 1914, de revoir ses priorités. Aussi, les quatre années suivantes, il passa le plus clair de son temps dans les salles de recherche du Musée d'Histoire naturelle. Avec ses collègues, il s'y consacrait à la préparation, au nettoyage, au tri et à l'étude de collections qui avaient été rapportées lors d'explorations antérieures et étaient conservées dans les entrepôts.

Outre son travail scientifique, Gilson, en



■ Les travaux anti-allemands de Massart attaquaient l'ennemi de deux manières. Tout d'abord, il souhaitait montrer la brutalité des occupants en ayant recours à leurs propres affiches et produits de propagande. La photo d'Aarschot ci-dessus, par exemple, faisait partie d'une série de cartes postales allemandes triomphales montrant différentes villes belges réduites en cendres. Par ailleurs, contrastant avec cette barbarie, Massart mettait en lumière l'attitude courageuse et intransigeante du peuple belge. Il le faisait entre autres en montrant le travail de différents journaux belges. Ci-dessus, la première page de « Patrie », « journal non censuré paraissant comme, où et quand il peut. » (à gauche: Massart, J. (1916). Comment les belges résistent à la domination allemande: contribution au livre des douleurs de la Belgique, à droite: Massart, J. (1917). La presse clandestine dans la Belgique occupée)

tant que conservateur du Musée d'Histoire naturelle, dut également s'occuper des défis administratifs résultant de la guerre. Depuis fin 1914 en effet, l'établissement, comme tous les musées de Belgique, était placé sous l'autorité allemande. Bien que les conservateurs adoptassent le plus souvent une attitude de refus à l'égard des exigences de l'occupant, ils ne pouvaient faire autrement que de tolérer l'ingérence allemande, par crainte de représailles. Beaucoup d'entre eux restèrent en outre à leur poste pour des considérations d'ordre moral: il fallait bien que quelqu'un se soucie du patrimoine national. Cette considération incita Gilson, à partir de 1915, à déclarer une guerre silencieuse aux nouveaux détenteurs du pouvoir. Cela s'exprima par la fameuse « question des dinosaures » (voir cadre).

L'exil vers la France

Tandis que Gilson réagissait à l'ingérence allemande dans les limites de ses activités professionnelles, le botaniste Jean Massart opta pour une approche plus frontale. Peu avant la guerre, Massart s'était consacré à répertorier les différentes communautés végétales en Belgique. Ce faisant, il avait également exploré en détail le paysage de la plaine maritime. Il ne se limita pas au répertorier de manière systématique les espèces existantes, mais analysa également avec précision les conditions environnementales auxquelles la flore côtière et alluviale devait s'adapter. Quelques mois après le début des hostilités, Massart avait

interrompu toutes ses recherches botaniques car, selon ses propres termes, « ce n'est pas pendant que la géographie politique de la Terre entière est en voie de bouleversement qu'on peut s'abandonner aux spéculations de la science pure. » Au cours de la période qui suivit, Massart allait donc se consacrer à la rédaction et à la diffusion de divers textes de propagande anti-allemande. Il partit d'un état d'esprit scientifique: par le biais d'un raisonnement aussi objectif que possible, il entendait démontrer d'une part la cruauté de l'occupant, et d'autre part la supériorité morale du peuple belge. Concrètement, Massart constitua en secret une collection de photos d'affiches et annonces allemandes qui ornaient les murs de la capitale belge. En outre, il rassembla également des livres et des journaux d'Allemagne, ainsi que des journaux belges qui étaient sous la censure de l'occupant. Quant à ses informations sur la résistance des Belges, Massart les obtint par une correspondance active avec le front et la presse clandestine. Il amassa ainsi plus qu'assez de preuves pour, selon lui, donner une idée précise de l'*« état d'âme d'un Belge qui a vécu sous la domination allemande. »*

Les activités interdites de Massart ne passèrent toutefois pas inaperçues pour l'occupant, qui surveilla sa famille de plus en plus attentivement. Au début de 1915, la situation devint trop risquée, et Massart se vit contraint de fuir le pays. Sous le prétexte de problèmes de santé, ses enfants purent partir sans encombre chez nos voisins du

Nord, mais pour Massart et son épouse, cela fut plus difficile. Le 15 août, après quelques vaines tentatives, ils parvinrent enfin, à l'aide d'un déguisement et grâce à la collaboration d'un douanier serviable, à traverser la frontière aux alentours de la ville limbourgeoise de Bree pour rejoindre les Pays-Bas. De là, ils continuèrent jusqu'à Amsterdam, où ils retrouvèrent leurs enfants. Les précieuses informations collectées purent également être introduites subrepticement aux Pays-Bas dans une valise contenant des vêtements destinés aux réfugiés belges. Peu de temps après, toute la famille partit pour l'Angleterre, avant de s'établir définitivement dans la commune côtière d'Antibes, dans le sud de la France, à l'automne 1915.

Une fois installé dans ce nouveau refuge, Massart se mit immédiatement à rédiger divers pamphlets visant à remonter le moral du peuple et des troupes belges. Il participa en outre à une réponse au fameux « Manifeste des 93 » de 1914, où 93 savants et artistes allemands de premier plan légitimaient l'invasion de la Belgique au nom de la diffusion de la noble culture allemande. Ce document fut accueilli avec une grande indignation dans les cercles scientifiques et culturels étrangers. Massart était lui aussi en colère, mais supposait que les intellectuels allemands s'étaient simplement trop laissé entraîner par la vague de chauvinisme qui avait déferlé au début de la guerre. Aussi, il les invita à se réunir à Genève, avec le botaniste suisse

Robert Chodat, afin de discuter du sujet dans une atmosphère de neutralité. Cette action eut hélas peu de succès: seuls 2 des 93 savants allemands répondirent à l'invitation, et ils le firent par la négative. Dans « *Les intellectuels allemands et la recherche de la vérité* » (1918), Massart condamna dès lors impitoyablement le manque de sens critique de ces personnalités. Les revenus de la vente de tous les textes anti-allemands étaient d'ailleurs intégralement versés à différentes initiatives au profit du peuple belge, comme par exemple l'« Asile des soldats invalides belges ». Cette organisation collectait des fonds pour la création de foyers destinés aux soldats invalides belges. Un détail intéressant: Après la guerre, Massart a fait don du manuscrit de son journal de guerre à la « Commission des Archives de Guerre ». Il figure aujourd'hui dans les Archives Générales du Royaume.

Jean Massart complétait ses journées en donnant des cours d'anglais dans un lycée français et en enseignant quelques matières au Muséum National d'Histoire Naturelle, à Paris. Et bien qu'il eût argumenté au début de la guerre que la science n'était pas à l'ordre du jour, il ne tarda pas à se remettre au travail de laboratoire. En effet, à Antibes, il avait trouvé refuge dans les environs



■ Le fameux « *Manifeste des 93* », initialement intitulé « *An die Kulturwelt!* », a été publié le 4 octobre 1914 en Allemagne. Ce document a été signé par 93 lauréats du prix Nobel, artistes, médecins, physiciens, chimistes, théologiens, philosophes, poètes et architectes allemands réputés. Le manifeste justifiait entre autres les crimes de guerre commis par l'Allemagne en Belgique, ce qui a provoqué une vague d'indignation à l'étranger (Archiv der Berlin-Brandenburgischen Akademie der Wissenschaften)

La question des dinosaures

En 1878 a eu lieu, dans la mine de charbon de Bernissart (commune du Hainaut), l'une des découvertes les plus spectaculaires de squelettes de dinosaures en Europe. À 322 mètres de profondeur, on découvrit les os fossilisés d'un Iguanodon, une espèce de dinosaure herbivore qui vivait sur la terre il y a plus de 125 millions d'années. Très vite, une équipe de mineurs, techniciens et spécialistes du Musée royal d'Histoire naturelle allaient parvenir à remonter à la surface pas moins d'une trentaine d'Iguanodonts, dont une grande partie de squelettes entiers. Lorsque les fouilles furent temporairement interrompues vers 1883 pour des raisons pratiques et financières, il était évident que de nombreuses richesses étaient encore enfouies sous la terre. Pendant longtemps, il n'y eut plus de projets concrets de nouvelles fouilles. Cela changea lorsque les Allemands s'installèrent en Belgique en 1914. Pour un groupe de paléontologues allemands, mené par Otto Jaekel de l'Université de Greifswald, l'occupation semblait en effet une excellente opportunité de mettre la main sur ces trésors. Les scientifiques allemands parvinrent à convaincre également Berlin de l'importance des fossiles, et en juillet 1915, le gouvernement allemand décida de reprendre les fouilles. Les chercheurs du Musée royal d'Histoire naturelle furent désignés en tant que médiateurs de terrain pour apporter leur assistance dans cette entreprise. Gilson, qui était peu enclin à s'engager dans la moindre collaboration avec l'occupant, tenta dès le départ d'empêcher ce qu'il appelait une « *odieuse spoliation* » d'un précieux patrimoine archéologique belge. Il était toutefois conscient du fait qu'un refus catégorique n'était pas raisonnable. Dans un rapport d'après-guerre, Gilson expliqua sa stratégie: au lieu de refuser toute coopération, il choisit d'entraver les fouilles « *par l'inertie et une lenteur d'action* ».

[...] Nous commençâmes par nous tenir absolument passifs, en évitant tout rapport avec l'occupant et en nous abstenant de tout travail. » Cette approche sembla fonctionner dans un premier temps, car le projet resta longtemps bloqué à un stade purement hypothétique. En mai 1916, Jaekel en eut toutefois assez et sur son ordre, deux mois plus tard, débute la construction d'un premier tunnel d'accès devant mener aux squelettes de dinosaures. Gilson et ses collaborateurs durent alors abandonner leur tactique de passivité générale, mais cela ne voulait pas dire qu'ils s'avouaient vaincus. Le nouveau plan consistait en un mélange subtil de plusieurs actions: saboter des systèmes de pompage et organiser des éboulements contrôlés ainsi que de petites grèves parmi le personnel. Ils parvinrent ainsi à reporter indéfiniment les fouilles. En 1918, les progrès réalisés semblaient si dérisoires que les autorités allemandes furent contraintes de taper du poing sur la table: dans les six mois, le lieu où avaient été découverts les Iguanodonts devait absolument être atteint. La fin de la guerre arriva finalement juste à temps. Le délai de six mois n'était en effet pas encore entièrement expiré lorsque les Allemands durent battre en retraite. Avant de se retirer, ils inondèrent néanmoins les tunnels déjà creusés, afin de compliquer fortement les éventuelles fouilles ultérieures. Après la guerre, Gilson allait encore plaider pour la poursuite de l'entreprise afin que « *la lutte menée pour s'opposer au pillage des richesses de Bernissart n'ait pas été vainue.* » Une reprise du projet semblait toutefois trop onéreuse et non prioritaire, après quoi Gilson dut l'abandonner avec grande tristesse.



■ L'impressionnant squelette d'un Iguanodon retrouvé à Bernissart, tel qu'on peut le voir aujourd'hui au musée de l'Institut royal des Sciences naturelles de Belgique. (Paul Hermans)



■ Une photo de la « Villa Thuret » vers 1924. Le célèbre jardin botanique de cette villa fut créé en 1857 par le botaniste français Gustave Thuret et fournit à Massart le matériel de recherche nécessaire durant son exil français. (« Histoire des jardins des Alpes-Maritimes: du jardin exotique au jardin méditerranéen »)



■ Lameere était venu dans cette « Station Biologique de Roscoff » au cours de l'été 1914 afin d'observer les Dicyémides lorsqu'éclata la Première Guerre mondiale, rendant impossible un retour en Belgique. Durant les années suivantes, Lameere allait toutefois pouvoir poursuivre ses recherches à Roscoff, au « Laboratoire d'Évolution des Êtres » attaché à la Sorbonne et à la « Villa Thuret » à Antibes. Ses travaux sur ces parasites lui valurent en 1922 le « Prix décennal des sciences zoologiques. » (Guesnier, V.)

de la « Villa Thuret », un établissement d'enseignement comportant un jardin botanique réputé. Massart put s'y consacrer entre autres à une étude approfondie de la flore côtière méditerranéenne. Il s'attacha surtout à étudier les conditions climatologiques spécifiques de cette région ensoleillée qui faisaient en sorte que des plantes également présentes à la côte belge se développaient ici d'une manière très différente.

Massart n'était pas le seul biologiste belge du milieu marin et côtier à passer les années de guerre en France. Auguste Lameere et Marc de Selys Longchamps y attendirent également la fin du conflit. Au cours de l'été 1914, les deux biologistes

avaient effectué avec leurs familles un bref voyage professionnel jusqu'à la « Station Biologique de Roscoff », en Bretagne. Le déclenchement des opérations militaires en Europe rendit toutefois impossible un retour en Belgique, transformant ces vacances, d'après leurs propres dires, en un « exil de quatre années ». Durant cette période Lameere et de Selys Longchamps poursuivirent leurs recherches au sein de divers instituts français. Pendant les mois d'hiver, ils se rendaient régulièrement à Antibes, où ils retrouvaient leur collègue et ami Massart à la « Villa Thuret ». Après l'armistice du 11 novembre 1918, ces familles belges purent enfin rentrer chez elles.

Après la 1^{re} GM

La guerre n'a pas été une période entièrement perdue pour les chercheurs de la mer belges. Pelseneer a écrit un ouvrage impressionnant sur les mollusques, Massart a réalisé une étude comparative de la flore côtière dans différentes régions climatologiques et de Selys Longchamps a poursuivi ses recherches sur les tuniciers et le plancton. Quant à Lameere, il a profité du temps passé en France pour étudier de manière approfondie les Dicyémides, de minuscules parasites vermiformes que l'on retrouve dans les organes des céphalopodes. Sa publication sur ce thème a même remporté en 1922 le « Prix décennal des sciences zoologiques », la plus haute distinction belge dans sa spécialité. Malgré cela, le sentiment qui dominait au sein de la communauté des scientifiques de la mer était qu'ils avaient été restreints pendant quatre ans dans leurs possibilités de recherche. De plus, tous les scientifiques de la mer n'avaient pas eu l'opportunité de poursuivre leurs études pendant les années de guerre. Après 1918, c'est donc avec un réel enthousiasme qu'ils se remirent au travail en toute liberté dans et autour de la partie belge de la Mer du Nord.

La région du littoral que ces chercheurs découvrirent en 1918 n'était toutefois plus la même que celle d'avant l'éclatement du conflit mondial. Jean Massart fut par exemple confronté aux gros dégâts environnementaux causés par l'inondation stratégique de la plaine de l'Yser autour de Nieuport. L'eau de mer saline avait en effet entraîné une hausse significative de la teneur en sel du sol, ce qui eut évidemment des répercussions sur la végétation dans ces basses terres. Massart avait répertorié en détail la flore côtière belge juste avant la guerre, et pouvait à présent revenir pour observer et décrire les transformations. Afin d'aborder cette étude avec minutie, il installa provisoirement un laboratoire improvisé à Nieuport, d'où il étudia la récupération de la terre dans l'ancienne zone du front.

La reprise des recherches marines fut également ralentie par les dégâts matériels que la Grande Guerre avait occasionnés à la côte belge. La seule station marine belge, que Gilson avait installée à Ostende peu avant la 1^{re} GM, ne sortit pas indemne des années de guerre. Le bateau que Gilson utilisait pour ses explorations en mer était également détruit. Étant donné l'absence de budget pour réparer la station de recherche, Gilson et ses collègues virent leurs possibilités de recherche fortement compromises. Par ailleurs, l'« International Council for the Exploration of the Sea » (ICES) décida en mars 1920 de reprendre le travail. La Belgique vit sa participation à ce partenariat empêchée entre autres par manque des infrastructures de recherche nécessaires.

Pour Gilson, cela constituait une raison suffisante pour reprendre sa campagne



■ L'inondation de la plaine de l'Yser à Nieuport eut de graves conséquences non seulement pour les terres cultivables inondées, mais aussi pour la végétation naturelle de la région. Sur la photo des inondations entre Nieuport et Ramskapelle ci-dessus, les arbres sont déjà victimes de l'eau de mer salée. À la fin des hostilités, selon Massart, il ne restait plus dans la région que « quelques bris de verdure ». Les résultats de ses recherches d'après-guerre sur les effets de l'augmentation de la salinité du sol sur la flore locale ont été publiés dans « La Biologie des Inondations de l'Yser. » (1922) (Massart, J. (1919). Ce qu'il faut voir sur les champs de bataille et dans les villes détruites de Belgique: II. Le front de Flandre)

d'avant-guerre visant à pourvoir la Belgique d'une station de recherche marine moderne financée par l'État. « Seul un établissement stable et situé au bord de la mer », écrit-il, « est en mesure de pourvoir aux besoins de travaux maritimes continus. » La création d'un tel institut semblait toutefois difficile dans un pays qui venait d'être ravagé par une guerre destructrice. L'État belge n'était en effet pas immédiatement à même de donner des montants importants au milieu scientifique. Après des années de manœuvres diplomatiques, Gilson allait finalement parvenir à convaincre le gouvernement: en 1927 fut fondé à Ostende, avec des moyens limités, l'Institut d'Études Maritimes (Zeewetenschappelijk

Instituut ou ZWI), dont Gilson fut le premier directeur. Cet établissement se consacrait à la recherche en matière de pêche maritime, à l'inventorisation de la faune et de la flore des eaux côtières belges et aux contrôles statistiques de la pêche maritime. Les équipements modestes du ZWI allaient rester pendant des années le seul endroit à la côte belge pour la recherche marine. Ce bâtiment fut toutefois également rasé par une nouvelle guerre mondiale, ce qui donna lieu à un nouveau processus de reconstruction. Il faudra attendre les années 70 pour voir une nouvelle génération de chercheurs de la mer et des côtes lancer définitivement la recherche marine en Belgique.

Sources

- Arnout A. (2008). Ce fut un peu le cas d'Archimède! De Belgische musea tijdens de Eerste Wereldoorlog, mémoire de fin d'études d'histoire non publié, Katholieke Universiteit Leuven
- Brien P. (1965). « Baron Marc Aurèle Gracchus, de Selys Longchamps », dans: Annuaire de l'Académie Royale de Belgique, Bruxelles, pp. 59-130.
- de Selys Longchamps M. (1954). Notice sur Auguste Lameere, membre de l'Académie, né à Ixelles (Bruxelles) le 12 juin 1864, et y décédé le 6 mai 1942, Annuaire de l'Académie Royale de Belgique 120: 63-118.
- Decler W., N. Podoor & G. Vanpaemel (1990). Twee eeuwen mariene biologie in België, Tijdschrift voor de geschiedenis der geneeskunde, natuurwetenschappen, wiskunde en techniek, 13(1): 66-82.
- Hegh E. (1920). Nécrologie: M. l'abbé Alphonse Meunier, dans: Revue Générale Agronomique 24(2): 49-52.
- Houvenaghel, G.T. (1980). Belgium and the early development of modern oceanography, including a note on A.F. Renard, dans: Sears, M. et al. (Ed.) (1980). Oceanography: the Past. Proceedings of the Third International Congress on the History of Oceanography held September 22-26, 1980 at the Woods Hole Oceanographic Institution, Woods Hole, Massachusetts, USA. pp. 667-681.
- Marchal E. (1927). « Jean Massart », dans: Annuaire de l'Académie Royale de Belgique, Bruxelles, p. 113.
- Massart, J. (1916). Deux mentalités la Belge et l'Allemande (Extraits du livre: Comment les Belges résistent à la domination allemande), Paris, 64 p.
- Pelseneer, P. (1920). Les variations et leur héritéité chez les mollusques Mémoire De l'Académie Royale De Belgique (Classe des Sciences). Dans 4°. (2^e série) 5: 826 p., 287 fig.
- Ryheu, J. (1996). Marinekorps Flandern 1914-1918, Aartrijke, 208 p.
- Vivé A. (1994). Du Musée royal d'Histoire naturelle de Belgique à l'Institut royal des Sciences naturelles de Belgique: développement d'un établissement scientifique de l'État 1909-1954, mémoire de licence d'histoire non publié, Université Libre de Bruxelles.

■ Un article du « Journal de la Côte » du 19 novembre 1927 rapporte la création du nouvel « Institut Maritime » ou « Zeewetenschappelijk Instituut » à Ostende. (Journal de la Côte)